

Robert Griffon : une saga des forgerons de village

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – DOCUMENT
26/08/1999

Fabricant de pièces détachées pour vélos ; marchand de bicyclettes à l'usage du marché africain, des Vietnamiens, voire des ayatollahs de l'Iran, Robert Griffon, fils de forgeron, a fait tous les métiers. Il est peintre, et pas seulement du dimanche ; auteur, et pas simplement écrivain berrichon. Il est vrai qu'on le contraindra bientôt à écrire dans sa « langue régionale », effectivement berrichonne, et qui n'est pourtant qu'un avatar du français d'oïl. Griffon dès lors nous parlera des *yeuves* et non plus des lièvres. Mais passons... Ce touche-à-tout qui n'est pas sans génie a même soutenu une thèse en Sorbonne sur l'histoire des maréchaux-ferrants ; l'éditeur lui a fortement conseillé d'en faire un roman, peut-être plus vendable (?) en effet qu'un vénérable ouvrage de doctorat de notre alma mater, considéré à tort ou à raison comme soporifique...

Robert Griffon s'est donc plié, sans excès de zèle, aux exigences de la fiction. Il a mis sur pied, en s'inspirant plus ou moins de sa propre famille, une généalogie romancée de forgerons plébéiens (ils n'ont rien à voir avec les maîtres de forges du « dessus du panier », dans le genre Krupp, Thyssen ou Schneider). Il suit les forgerons de village sur près d'un siècle, et l'on trouve ainsi dans son livre la meilleure description qui soit des métiers artisanaux du fer : ceux-ci nous venaient tout droit du Moyen Âge ou même de bien avant. Le fer à cheval, par exemple, fut peut-être inventé sur les pourtours de l'Empire chinois, au cœur d'une très lointaine antiquité. Or ces métiers (si l'on met à part les soins apportés aux chevaux de selle) sont aujourd'hui en voie de disparition, c'est une activité qui s'évapore sous nos yeux : j'ai encore vu, il y a une trentaine d'années, ferrer la dernière vache de labour d'Allevard-les-Bains !

De tout cela, il ne restera, un de ces jours, que quelques reliquats dans les Musées des arts et traditions populaires, plus deux ou trois bouquins d'envergure, tel celui de Griffon et aussi le bel ouvrage du professeur Belmont sur l'histoire des artisans, paru aux Presses universitaires de Grenoble. En lisant Griffon, on en apprend de belles et même de brûlantes : saviez-vous que le fer en voie de forgerie, activé par le feu, est de couleur « gorge-de-pigeon » quand il atteint les 255 ; « lilas » à 260 ; rouge cerise à 900 ; jaune paille foncé à 1 150... Nos astronomes n'usent certainement pas de termes aussi poétiques pour décrire la température (superficielle) des étoiles ; a fortiori celle des supernovae, ou de l'intérieur des astres, ou du big bang. Au fil de cette prose berrichonne, nous verserons aussi une larme sur le million et demi de chevaux tués pendant la guerre de 1914-1918, autant que de soldats français. Il est vrai que la Seconde Guerre, celle de 1939-45, fut moins meurtrière aux équidés, en dépit des nombreux cadavres ballonnés de bêtes chevalines qu'on recensait dans les herbages de la Normandie du Débarquement, par suite des effets de certaines bombes meurtrières... pour lesquelles nous nous sommes maintenant pris d'amour, depuis qu'elles sont tombées, ces temps-ci, sur Belgrade ou sur Novi-Sad.

La vie religieuse et matérielle, celle de l'Eglise et celle du bistrot, les petites ou grandes villes ci-devant métallurgiques de cette province du Centre (Vierzon, Bourges) n'ont pas non plus de secrets pour Griffon. On chemine en sa compagnie tout au long des haltes

obligatoires d'une chronologie de la France rurale, haltes tantôt glorieuses et tantôt sinistres, jalonnées par l'introduction de la motopompe, du téléphone, ou de la soudure autogène. Soit 1900, 1914, 1930 (la crise), 1936 (le « Front popu »), 1940, 1944 (Griffon n'a pas toujours un souvenir parfaitement heureux de la Libération) ; 1960 ou 1970 enfin, cette fois, on avale d'un seul coup les « Trente Glorieuses », accompagnées par l'éclipse des forges villageoises et par l'effacement définitif (?) d'une certaine géographie des musculatures, celles des « Vulcains » de notre ruralité. Brandisseurs de marteaux et tapeurs d'enclume, ils n'auraient pas eu besoin, eux, de body-building ni de « gonflette » pour faire bonne figure sur les photos galamment déshabillées des jeunes hommes de nos magazines masculins...



Les derniers forgerons... ici en train de forger la pointe d'un paratonnerre (1911).

(Photo Boyer-Viollet.)
